

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Revue Politique et Littéraire

LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTERATURE — BEAUX-ARTS

VOL. 6

MONTREAL, 10 AVRIL 1897

No. 131

SOMMAIRE

Notre histoire, *Vieux-Rouge* — Notre chef, Un mot de réponse à M. Dandurand, *A. Filiatreault* — L'enseignement, *Universitaire* — La guerre des dieux, *Parny* — La farce, *Lynx* — Un progrès, *Magister* — Au délégué du Saint-Siège, Lettre ouverte, *A Filiatreault* — L'abbé Gayraud et le Vatican, *Jean de Bonnefon* — Les qualités requises, *Manitoba* — FEUILLETON: Rome (SUITE) *Emile Zola.*

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile, [franco.] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

NOTRE HISTOIRE

Ce n'est pas l'histoire du poète, cet "écrin de perles ignorées," que je veux écrire ici.

L'histoire dont j'entends buriner à grands coups de ciseau, brutalement s'il le faut, mais toujours avec une imperturbable sincérité et une inflexible vérité, les traits inoubliables, c'est celle du parti libéral.

Trêve de mots et d'ambages.

Posons solidement nos fondations, pour la lutte qui s'engage entre les vrais et les demi-vrais, les vierges et les demi-vierges.

Il faut un fronton à tous les édifices, une pierre angulaire à tous les monuments; une clef de voûte à tous les portails; voici le début d'une série d'articles qui vont paraître ici.

Les idées libérales au Canada ne datent pas du gouvernement responsable.

Elles sont nées bien avant, lorsque l'unanimité des Canadiens-français se pressait sous les pas de Papineau, le chef incon-

testé de notre race dans la lutte du progrès et de l'affranchissement.

Les événements de 1837 survinrent malgré Papineau et malgré le clergé, car ces deux forces se donnaient alors franchement la main pour le succès de l'idée libérale, qui n'avait rien à gagner à la révolte.

La révolte échoua.

Papineau se retira aux États-Unis, le cœur navré de l'échec, non pas parce que l'échec atteignait son nom, mais parce qu'il retardait l'hégire de l'idée libérale.

En France, Papineau qui n'était pas un doctrinaire, fut salué comme un adepte des utopies philosophiques, parce qu'il portait le titre de révolutionnaire.

La France, qui se paie toujours de mots, ne voyait pas que cette rébellion avait été la négation de l'idée libérale, que c'était une révolution à rebours, dont le libéralisme faisait les frais.

Papineau, en vertu de ses dispositions, de ses études préalables, de ses relations fortuites ou forcées, devint un fervent du positivisme, doctrine inapplicable, mais dont son esprit enthousiaste et nébuleux ne sentait pas l'inadaptabilité temporaire à notre population d'alors.

Trop loyal pour céder un pas dans une position conquise, jamais il ne voulut faire plus que ces principes de sa deuxième vie, principes qu'il sut inculquer à ses amis et qui sont et doivent rester les fondements rationnels de la doctrine libérale.

Lorsque Papineau revint au Canada, il trouva sa place dans le cœur du peuple occupée par Lafontaine, qui exploitait alors la prudence, l'opportunisme, et dont les chefs actuels du parti libéral peuvent bien revendiquer le nom, car il est leur maître et ils en sont les souples disciples.

Papineau entreprit la lutte contre Lafontaine.

Il se présenta aux Chambres et fut battu. Le peuple, façonné à de nouvelles méthodes, lui tourna le dos.

C'est alors qu'il conçut le plan grandiose de faire triompher son libéralisme à lui, le libéralisme dont nous nous réclamons, dont il faut être l'adepte, si l'on veut avoir le droit de parler au nom de Papineau, et dont aussi il faut avoir le courage de porter ouvertement les couleurs, si l'on professe au fond du cœur ses hautes et puissantes doctrines.

Le parti de l'*Avenir* de 1854 fut fondé au sein d'une jeunesse généreuse, pleine de chaleur, de valeur et de rare talent.

On décida de reprendre l'agitation et d'employer trois forces.

1o La presse, et l'*Avenir* entama fièrement la bataille.

2o L'association, dont l'arme fut l'Institut Canadien.

3o Le parlement, en poussant dans l'enceinte législative les 13 de 1854.

Voilà ce qui fut fait, voilà le noyau dont découle le parti libéral, du général au caporal, du premier arrivé M. Laurier au dernier accepté M. Tarte.

Inutile de sortir de là.

Le parti libéral provient du mouvement de 1854 ou il n'est pas le parti libéral.

Cette tactique nouvelle, ces élections subites prirent le parti conservateur par surprise, comme il l'a été le 23 juin.

Il se remit et entama une contre lutte dont Monsieur Bourget fut l'âme dirigeante.

Nous citerons une autre fois le programme qui est la tunique de Nessus dont M. Laurier ne peut se dégager sans renoncer au titre de libéral et qu'il supporte d'ailleurs avec aisance, car, né dans ces principes, il ne peut les renier aujourd'hui. Ce lait qu'il a sucé c'est la chair de sa chair, ce libéralisme anglais qu'il invoque pour le public comme un dérivatif, c'est le libéralisme de 1854, ne courbant la tête devant aucune puissance sur

laquelle le sujet n'a pas le contrôle, et ne pouvant donc s'humilier devant aucune puissance spirituelle sur le terrain matériel ; c'est le positivisme, c'est l'apineau retour de France.

L'école de 1854, par exemple, n'y mit pas d'hypocrisie.

Elle fut logique et admit avec toutes ses conséquences la nécessité d'écraser le clergé pour faire triompher son programme.

Aujourd'hui le programme est le même, mais on tente de le faire passer sous la robe du clergé, et voilà ce qui nous révolte.

L'heure des calculs arrivait.

Nous sommes sûrs des opinions de nos chefs ; eussions-nous des doutes les discours qui depuis huit jours se prononcent à Ottawa suffiraient à nous prouver qu'au fond nous sommes avec eux en communauté d'idées ; la lutte de Champlain est un indice, les relations du gouvernement et du clergé le démontrent fatalement, mais les uns manquent de bravoure si les autres, nous peut-être, manquent de discrétion.

Soit, admettons, mais que ces divergences ne brisent pas les liens qui nous unissent !

La lutte ne tourna pas alors à l'avantage du libéralisme qui ne gagnait pas de terrain.

C'est peut-être à cette époque que germa l'impatience chez quelques-uns et que commença le mouvement latéral qui pousse nos hommes politiques à ne plus présenter que le côté lorsqu'on leur présente les idées libérales, au lieu de leur tourner fièrement la face.

On pensa que la Confédération allait permettre d'accomplir cette mise à la raison du clergé, que les luttes politiques n'avaient pas pu obtenir.

On oubliait que le Haut-Canada faisait simplement une affaire et n'avait nulle velléité d'aider les libéraux à triompher de leur clergé.

Le coup, rêvé par les tacticiens et par les idéologues qui avaient jeté aux orties la vieille franchise du parti pour lui substituer les subtilités de l'art politique des pays neufs, était piteusement manqué, et l'on chercha une diversion pour attendre une occasion favorable.

Alors furent inventés ces divers projets promoués devant le peuple en attendant l'occasion propice de faire flotter encore le drapeau : on parla de réciprocité, d'annexion, de Pacifique.

En 1877 Laurier vint.

Tous les vieux chefs fatigués avaient disparu, les uns étaient morts, les autres casés, comme les Dorion.

Laurier incarna la nouvelle tactique.

Nous ne lui ferons pas l'injure de croire qu'il ait renié une seule de ses convictions libérales, mais il prit une ligne nouvelle qu'il suit encore sans que les progrès qu'il accomplit en soient pour cela moins réels.

Dès son premier discours, en 1877, il jeta du lest pour se débarrasser des questions gênantes et il affecta de ne plus parler du vieux programme, mais, Dieu merci, suivant le mot de Gambetta en y pensant toujours.

Ses discours sont à cet égard, conçus dans une finesse et une prudence qui reflètent un puissant tacticien.

Une fois seulement, en vingt ans, il s'est livré au point de déclarer qu'il ne reniait pas la foi ancienne et que le vieux libéral ne faisait pas que dormir dans son cœur.

C'est dans un discours prononcé à Hamilton en 1893, qu'il a réitéré son allégeance au vieux programme en ces termes :

Messieurs, en présence de ces nombreuses défaites auxquelles je viens de faire allusion, et qui ne me découragent aucunement (appl.), quelques membres du parti libéral se sont demandé si nous ne devions pas faire une pause, un examen sérieux de notre situation, et s'il ne serait pas peut-être opportun d'adopter un autre programme. Eh bien, messieurs, ce n'a jamais été jusqu'ici la tradition du parti libéral de modifier ses couleurs au gré de la brise qui passe. (Appl.) Il ne m'est jamais entré dans l'esprit que le programme du parti libéral ne fût pas le fruit de la réflexion ni qu'il dût s'adapter au changement des circonstances. Le programme libéral est aujourd'hui et sera toujours le bien et l'agrandissement du peuple. (Ecoutez ! écoutez !)

Nous sommes libéraux, nous croyons au perfectionnement des institutions humaines, nous croyons que ce qui est utile aujourd'hui peut l'être demain ; nous croyons que la jeune génération doit travailler pour améliorer les conditions de son existence, et aujourd'hui le devoir de tous les amis de la Réforme est de marcher en avant de son temps.

Jamais il n'a dit plus vrai et jamais l'idée si-

bérale n'a fait plus de progrès que sous sa direction.

Le succès de notre journal qui depuis cinq ans soutient une lutte à laquelle ont succombé cinquante de nos devanciers en est une preuve.

La révolte anticléricale actuelle en est une autre.

On aurait donc mauvaise grâce à dire qu'il y ait eu recul.

La sécularisation des écoles au Manitoba, cette idée chère aux vrais amis de la liberté, n'est pas l'œuvre du hasard. Elle eut pu être entravée en 1890 d'un mot du chef libéral des canadiens de Québec au chef libéral des canadiens de Manitoba ; ce mot magique eut fait cent fois plus que le désaveu et il n'a pas été prononcé.

Et cela, parce que la sécularisation est dans le programme.

La lutte anticléricale continue, nos amis peuvent en être sûrs, et le chef libéral l'approuve, mais il se couvre derrière un paravent. Ce paravent est aujourd'hui Merry del Val, demain ce sera un autre, et pourtant l'œuvre progresse.

M. L. O. David, l'ami de M. Laurier, a dit dans son livre condamné par Rome :

“ Le clergé nous a fait assez de mal pour que nous n'ayons pas de scrupules à nous servir de son influence toutes les fois que nous en aurions la chance., tant pis pour lui ! ”

N'est-ce pas là encore une preuve que l'esprit marche, l'esprit libéral, le vrai.

Cependant, nous ne sommes pas contents.

Nous sommes des violents, c'est vrai, mais c'est avec des violences que se fait la guerre.

Nous ne demandons qu'une chose à M. Laurier : qu'il parle et qu'il agisse à haute voix et pardessus la table.

Ce qu'il fait nous convient ; ce qu'il dit ne nous convient pas.

Nous voulons non-seulement des actes, mais encore des paroles.

Est-ce trop demander ?

VIEUX ROUGE.

ILS SONT À PLAINDRE

On plaint les pauvres malades atteints de gros rhumes ; pourquoi ne pas leur donner un soulagement immédiat en leur faisant prendre du **BAUME RHUMAL** qui les guérira rapidement. Seulement 25c.

NOTRE CHEF

Monsieur Raoul Dandurand, le gendre de notre province, a cru bon de publier dans le *Monde* la lettre que nous reproduisons plus loin. Il est bien libre de faire tout ce qu'il voudra et ce n'est pas moi qui lui contesterai ce droit. Seulement, dans son intérêt et dans celui de l'hon. M. Marchand et du parti, il devrait être mieux renseigné et ne rien dire sans être en mesure de faire la preuve de ses avancés.

Voici ce poulet :

M. DANDURAND ET LE "REVEIL"

Monsieur le rédacteur,

Vous avez fait un gros plaisir à M. Aristide Filiatreault, propriétaire du *RÉVEIL*, en rééditant le petit trait qu'il me décoche et je vous en remercie sincèrement en son nom.

C'est d'autant plus gentil de votre part que M. Filiatreault avait plus besoin de consolation et qu'il comptait davantage sur vos sympathies.

Votre nouvel allié est malheureux, tout le monde sait cela. Il est persécuté et il le dit.

Dans cet article même, M. Filiatreault nous indique son principal grief : M. Marchand l'aurait prié de rayer son nom de la liste des collaborateurs du *Canada-Revue*, où il n'avait, du reste, jamais écrit une ligne et **OU SON NOM APPARAÎSSAIT SANS AUTORISATION**.

Depuis ce jour, M. Filiatreault est allé répétant sans cesse que M. Marchand n'était pas de la vieille, de la bonne école.

Il y a six mois, le *RÉVEIL* se prononçait pour M. Flynn sur la question d'éducation. Aussi, quand M. Filiatreault est entré à mon bureau pour voir mon associé en février dernier et qu'au cours de la conversation il se plaignit des libéraux à l'eau de rose, je lui répondis simplement qu'il y avait des libéraux de toutes nuances ; que lui-même, par exemple, se disait peut-être libéral et qu'il appuyait cependant M. Flynn. J'ajoutai que, c'était là son affaire et que personnellement je préférerais qu'il continuât à combattre le parti libéral et son chef.

Le 20 mars dernier, M. Filiatreault se plaignit de cette injure et déclara que malgré ma prière de continuer à attaquer M. Marchand il n'en ferait rien.

La semaine dernière il changea de tactique et affirma qu'il s'était à regret conformé à ma demande.

Il a provoqué votre indignation et vous a fourni la matière d'un article virulent contre le parti libéral.

C'est assez habile! je veux croire qu'il n'y a pas eu entente préalable entre vous et lui.

Si nous n'étions pas en temps d'élections je suis convaincu, Monsieur le rédacteur, que vous ne prendriez pas cette acrobatie au sérieux et qu'elle vous amuserait comme moi.

Votre tout dévoué,

R. DANDURAND.

Pour aujourd'hui, je me contenterai de relever le quatrième paragraphe de cette lettre, où je trouve que le nom de M. Marchand paraissait sur la liste des collaborateurs " sans autorisation. "

La réponse sera éloquente, car elle émane de la plume déliée de M. Marchand lui-même.

Voici :

Monsieur A. Filiatreault, Montréal.

Monsieur,

Je me rendrai volontiers à la demande contenue dans votre lettre du 7 courant, de vous fournir un article pour votre intéressante publication aussitôt que mes occupations me laisseront quelques loisirs.

Agréez, en attendant, mes félicitations pour le succès que vous obtenez et mes meilleurs souhaits de réussite pour l'avenir.

Votre très humble, etc.,

F. G. MARCHAND.

Je crois pouvoir appeler cela une *autorisation*, M. Dandurand.

Je ne vous parlerai pas cette semaine des motifs que vous avez invoqués pour m'engager à écrire contre le parti libéral. Ce sera pour une autre fois.

A FILIATREULT

C'EST POSSIBLE

Prise à son début, la consommation peut être guérie par un traitement judicieux et l'emploi du **BAUME RHUMAL** dont les propriétés merveilleuses et l'efficacité sont reconnus par tous. Les médecins le recommandent à tous ceux qui sont atteints d'affection de la poitrine.

L'ENSEIGNEMENT

Dans ses *Pensées et réflexions diverses sur la méthode à apporter dans l'étude des questions d'enseignement*, M. Dreyfus-Brissac cherche à classer les différents objets qui doivent être appelés à figurer dans un système normal d'instruction publique.

Il en distingue huit :

- 1o. Le pouvoir législatif;
- 2o. Le pouvoir exécutif et les autorités scolaires, dans lesquels sont compris le ministre et ses agents, les directeurs de l'administration centrale, les inspecteurs de tout ordre, les conseils consultatifs de toute catégorie;
- 3o. L'organisation administrative, qui a trait aux diverses catégories d'écoles et à leur répartition sur le territoire;
- 4o. Les programmes généraux et spéciaux et les méthodes générales et spéciales;
- 5o. Les maîtres, leurs titres de capacité, les traitements, la discipline;
- 6o. Les élèves, la durée des études, la discipline, l'éducation;
- 7o. La matière et l'esprit de l'enseignement;
- 8o. Les examens et les sanctions.

Poursuivant son intéressante analyse M. Dreyfus-Brissac s'exprime ainsi :

On a beaucoup discuté sur les droits respectifs du père de famille, de l'Etat et de l'Eglise, débats oiseux et monotones où l'on n'apporte plus aucun argument nouveau et qui ne peuvent amener aucun rapprochement entre personnes qui suivent des voies opposées. Pour nous, qui nous plaçons exclusivement au point de vue de la société civile, nous organiserons les écoles publiques pour tous les besoins de cette société : laquelle est composée de citoyens isolés et d'associations permanentes et naturelles comme la famille, la commune et l'Etat, considéré comme la grande famille et l'association universelle des citoyens, et nous nous demanderons quels services ces associations actuellement existantes peuvent rendre à l'instruction publique relativement aux huit objets qui ont été précédemment énumérés; et parmi ces services, quels sont ceux qu'elles rendent effectivement et si, en dehors de ces groupes sociaux, — j'entends exclusivement ceux qui tendent à l'utilité générale et commune — on peut en concevoir d'autres, susceptibles de rendre

également des services du même ordre, et si, par exemple, des circonscriptions administratives plus ou moins artificielles, telles que le canton et le département ou toutes autres à imaginer, peuvent être employées au développement ou à la surveillance de l'instruction publique.

Voilà bien tracées de main de maître les grandes lignes d'un programme d'éducation convenant à un pays libre.

Voilà le vrai système de répartition des tâches et des responsabilités.

D'abord l'Etat.

Seul il peut assurer aux institutions la stabilité et la continuité nécessaires, faire face par son budget aux dépenses énormes et toujours croissantes qu'exige la culture intellectuelle et scientifique de la nation, former un corps de maîtres présentant les garanties de capacité suffisantes avec un traitement honorable et une retraite décente ; établir un système d'examen qui soit le régulateur naturel des études ; encourager le talent et les initiatives utiles et prévenir par une surveillance active les écarts de morale et les boniments du charlatanisme.

Au Parlement il appartient de décider de l'organisation et du plan général des études.

La part de la commune où, pour ce qui y répond ici, des municipalités ou paroisses doit être rehaussée au lieu d'être amoindrie, de façon à donner à l'éducation un caractère local et régional. Mais sous ce rapport-là, on peut attendre.

La note qui nous frappe, c'est ce que dit M. Dreyfus-Brissac, lorsqu'il impose aux "pères et mères de famille dignes de ce nom" la responsabilité de l'éducation morale des enfants.

Voilà le moyen de faire des citoyens et d'avoir une jeunesse intelligente, parce que indépendante.

UNIVERSITAIRE.

La guerre des dieux

Encore la *Vérité* aux prises avec la *Minerve*. C'est toujours drôle.

Voici ce que dit le journal de Tardivel :

Nous lisons ce qui suit dans la *Minerve* du 25 mars :

"Comme autrefois Antée, qui retrempait ses

forces rien qu'à toucher la terre, le parti conservateur ne se redresse jamais avec plus de vigueur et de détermination qu'après la défaite momentanée.

"À l'instar de la religion catholique, que l'épreuve encourage et fortifie, qui sait attendre le jour de son triomphe parce qu'elle est sûre de l'avenir : dépositaire de la vérité politique et sociale, comme la religion catholique l'est de la vérité religieuse, le parti conservateur n'est jamais plus près de commander à la victoire que le jour où ses adversaires le croient plus définitivement abattu."

Ce mélange de mythologie et de christianisme est tout à fait typique : il n'y a que dans les bureaux de la *Minerve* qu'on invente de ces choses-là.

L'allusion au "géant monstrueux" de la mythologie grecque n'est pas très rassurante pour ces bons bleus.

On sait qu'Antée, fils de Neptune et de la Terre, n'était pas d'un bon naturel et qu'il a très mal fini.

Il "massacrait tous les voyageurs pour bâtir un temple à son père avec les crânes de ses victimes". Hercule entreprit de le réduire. Il le terrassa trois fois sans pouvoir le vaincre, parce qu'il reprenait ses forces chaque fois qu'il touchait la terre, sa mère."

C'était bon pour *trois fois*, ce jeu-là. Mais le bonhomme Hercule finit par découvrir le secret de son antagoniste, et pour l'isoler du sein maternel il le souleva de terre et l'étoffa dans ses bras.

Et le monstre Antée fut enterré comme un simple mortel.

Puisque la *Minerve* compare son parti à Antée, ne craint-elle pas pour lui le malheureux sort qui finit par atteindre le géant de la Lybie ?

Si l'on s'avisait de pendre le parti bleu, au lieu de le jeter par terre, qu'est-ce qui en résulterait, croyez-vous ?

Quant au rapprochement que la *Minerve* ose faire entre le parti conservateur composé de toutes sortes d'éléments humains, et la religion catholique, d'institution divine, il est souverainement inconvenant et déplacé, pour ne rien dire de plus.

Il n'est pas permis de comparer à la religion de Jésus-Christ une organisation politique qui professe certaines vérités que d'autres professent également, mais qui, à côté de ces vérités, enseigne, par sa conduite, plus d'une erreur. Il n'est pas permis de comparer à la sainte religion un parti qui est loin, très loin de la sainteté. Une

telle comparaison est choquante, odieuse et ridicule.

Mon joyeux ancêtre rirait bien de voir ses poèmes mis en prose par la *Vérité*.

Mais que doit penser la Sainte Congrégation du doigt dans l'œil, de l'Index autrement dit ?

PARNY

LA FARCE

Qu'est-ce qui se manigance là ?

M. le chanoine Mustel, un des fidèles chevaliers-gardes de Diana, ayant publié dans sa *Revue* en date du 5 mars, la lettre d'une certaine dame G. Cawsna, qui prétendait avoir "connu miss Diana jusqu'en 1880," a reçu de Mlle Vaughan une lettre qu'il insère dans la *Revue* du 12 mars. En voici les principaux passages :

Bien cher monsieur le Chanoine Je vous mets en garde contre une nouvelle manœuvre. Je ne connais pas cette dame Cawsna dont vous venez de publier une lettre. Je sais, d'autre part, que l'on se propose de m'opposer une autre Diana Vaughan, soi-disant telle, qui est partie de Chicago, il y a un mois, pour se rendre en Europe. Sans doute, celle-ci est la même que celle suscitée par Lemmi dans les premiers mois de 1893; elle dut rentrer dans l'ombre, sa mission ayant échoué alors. Peut-être veut-on la produire dès le lendemain de ma première conférence, et nous verrions se renouveler la fable que Margiotta essaya d'abord d'accréditer. Des maçons américains donneraient leur témoignage à la fausse Diana Vaughan qui, se disant maçonnes, nierait le Palladisme; moi, ils m'accuseraient d'imposture. Pour déjouer cette manœuvre, veuillez insérer cette lettre, en priant tous les journaux amis de la reproduire. Cette dame Cawsna dit m'avoir connue jusqu'en 1880. C'est faux. En 1880, je n'avais que seize ans; or, je ne puis commettre erreur de souvenir sur les relations de ma famille, Aucun Cawsna, que je connaisse à Louisville."....

Tardivel se tire d'affaire en disant qu'au lieu d'une Diana on en aura deux.

A moins qu'on n'en ait pas du tout.

La Diana des Calotins n'a pas l'air rassurée de rencontrer quelqu'un qui a connu la Diana des Lucifériens.

Quelle farce, quelle farce !

Tous aussi menteurs, aussi arracheurs de dents.

C'est égal, on va se tordre le jour de la séance, si elle a lieu.

Après tout, s'il n'y a pas de Diana on pourrait toujours déguiser Tardivel.

En v'la un qui connaît ça le Palladisme, depuis la queue d'Asmodée jusqu'aux cornes de Belzébuth.

Quelle jolie fête ce sera.

LYNX.

UN PROGRES

On nous reproche de dire un bon mot pour M. Flynn, de temps en temps.

Pourquoi ?

Une fois n'est pas coutume.

Voici ce qu'on annoncé les journaux l'autre jour et nous le reproduisons sans scrupule :

Se basant sur un rapport adopté par le comité catholique du Conseil de l'Instruction Publique, à sa séance du 28 septembre dernier, le lieutenant-gouverneur en conseil a décidé qu'un bureau central d'examineurs pour l'examen des candidats désirant avoir un brevet d'instituteur, sera établi. Ce bureau, institué dans le but de voir à ce que des certificats ne soient accordés qu'aux personnes compétentes, sera sous le contrôle du Conseil de l'Instruction Publique.

La nomination de ceux qui devront composer ce bureau central comme on le voit, est laissée au Conseil de l'Instruction Publique. Depuis quelques années, on se plaignait que les examens imposés aux instituteurs par les bureaux locaux n'étaient pas suffisants et surtout qu'ils n'étaient pas uniformes. Le bureau central des examinateurs est institué pour remédier à cet abus et pour voir à ce que des certificats ne soient accordés qu'aux personnes compétentes.

Ca n'est pas beaucoup cela, mais ça fait plaisir.

On nous promet un peu plus de sévérité dans les examens et cela nous réjouit.

Est-ce à dire que nous sommes conservateurs pour cela ?

Non.

Nous demandons l'abolition du Conseil de l'Instruction publique.

Celui qui l'accomplira nous aura.

Mais, voilà encore un inconvénient, il paraît que les geus ne veulent pas nous avoir avec eux !

Après tout c'est peut être aussi bien d'être libres.

En attendant, un bon point à M. Flynn pour avoir mie la résolution en vigueur.

A quand le tour du vieux lion ?

MAGISTER.

Au delegue du Saint - Siege

LETTRE OUVERTE

A MONSIEUR MERRY DEL VAL

Monseigneur,

Délégué par le chef de l'église romaine pour apaiser les colères, les conflits ou les malentendus qui se sont élevés depuis quelques années entre le clergé et ses tributaires, vous devez avoir à cœur de pénétrer toutes les causes qui ont donné naissance à ces malentendus, à ces conflits ou à ces colères. C'est parce que j'ai foi en votre haute sagesse et en votre impartialité, que je prends la respectueuse liberté d'exposer devant vous, Monseigneur, un des coins du tableau où se reflète la situation sociale et religieuse de mon pays.

Si cela entrait dans le cadre d'une simple lettre, et si j'en avais la force, et si ma force était servie par le talent, je déroulerais devant vos yeux étonnés, Monseigneur, la douloureuse histoire des relations qui existent entre notre clergé et ses fidèles. Malheureusement, je ne suis pas assez puissant pour pouvoir soumettre cette plainte ou ce réquisitoire au jugement de votre inabordable personnalité. Je laisserai donc à d'autres le soin de lever le voile, si toutefois il se trouve dans notre Province un homme assez courageux pour affronter la colère de notre clergé, colère qui se manifesterait terriblement dès le lendemain de votre départ.

Donc, autant par crainte de représailles implacables que par impuissance, je suis forcé de limiter mes respectueuses observations à ce qui concerne la publication sérieuse dont j'avais la gérance, lorsque le rigorisme calculé de notre clergé la voua à la ruine, je ne dis pas sans raisons, mais sans droit.

En 1890, m'étant assuré le concours d'écrivains honorables, et, ce qui vaut autant, d'écrivains onnêtes, je fondai une publication dont le titre seul indiquait les tendances générales : *Le Canada Artistique*. Mon rédacteur en chef, M. le marquis de Sallèles, connu au pays sous le pseu-

donyme de Paul Dupuy, était le fondateur de la *Semaine religieuse* de Montréal.

En outre des questions d'art et d'esthétique, la revue s'occupait attentivement des choses d'éducation. La relation, du reste, était toute naturelle.

Au cours de l'enquête à laquelle vous allez vous livrer, Monseigneur, la chose qui vous frappera certainement de la façon la plus sensible, c'est l'infériorité de notre enseignement à tous les degrés, et particulièrement de l'enseignement primaire. C'est précisément cette grave lacune qui nous avait incité à demander des réformes dans cette voie.

La campagne que, loyalement, nous avons faite à cet égard, a eu le don de déplaire aux autorités ecclésiastiques, qui prétendaient avoir le droit exclusif de légiférer en la matière. Nous ne leur avons jamais contesté sérieusement ce droit, auquel nous n'avons accordé qu'une médiocre attention, mais nous avons toujours prétendu que, pour l'instruction profane des enfants, nous voulions des professeurs dûment qualifiés, et, conséquemment, nous n'avons cessé de soutenir que tous les professeurs, religieux ou laïques, devaient d'abord être munis d'un diplôme de capacité.

C'est là notre première faute, paraît-il.

Observez, Monseigneur, que ce brevet est obligatoire pour les professeurs laïques des deux sexes

Cette tentative, louable en soi, quoi qu'en disent les personnages inféodés à un système essentiellement routinier, nous valut une telle avalanche d'injures que notre attention fut attirée sur les mobiles qui inspiraient nos insulteurs. Il nous fut facile, dès lors, de voir le trou que nous avions creusé. Seule la question financière intéressait les irréconciliables adversaires que, bénévolement, avec les meilleures intentions du monde, nous nous étions faits.

Monseigneur, si vous connaissiez la violence des haines religieuses qui secouent notre malheureux pays, je n'aurais pas besoin d'aller plus loin. Vous comprendriez immédiatement que, du moment qu'il s'agissait de régenter dans une mesure équitable le système éducationnel de nos enfants, nous touchions forcément aux maisons

religieuses qui éditent, en tas, de livres informes autant que variés, dont la vente constitue pour elles un revenu si raisonnable, que les malintentionnés l'appellent fantastique.

Cela, on ne nous l'a pas pardonné.

Cette intransigeance à notre égard, nous a fatalement entraîné à des représailles, très justifiables d'ailleurs. Nous avons réclamé alors, en présence de l'ostracisme que l'on fait peser sur nous et sur ce qu'on appelait *notre audace*, nous avons réclamé, dis-je, le rappel des exemptions de taxes dont jouissent si amplement les tant nombreux établissements religieux qui ornent notre pays, en l'appauvrissant.

Cette fois le *tolle* fut général, parce que la consigne fut de nous conspuer.

Et pourtant, Monseigneur, si vous daignez faire le dénombrement des habitants de la province de Québec ; si vous daignez évaluer leurs pauvres richesses et les impôts relativement énormes qui les accablent ; et si, d'autre part, vous comptez les religieux et les religieuses de toutes dénominations ; si vous évaluez également la valeur des propriétés somptueuses qu'ils habitent et qu'ils exploitent, vous trouverez que tout équilibre est rompu. Vous constaterez encore que cent moines, ayant fait vœu de pauvreté, sont plus riches que dix mille travailleurs. Vous verrez aussi que ces cent moines, par surcroît, tirant un large profit de leurs bénédictions et de leurs prières, ne paient pas un sou de taxe pour leurs vastes propriétés, alors que les laïques besogneux en sont accablés.

Je ne pense pas, et je suis convaincu, Monseigneur, que vous ne penserez pas plus que moi que la foi ou les dogmes pouvaient être atteints par cette raisonnable proposition.

Jusqu'à cette époque, deux griefs nous occupaient : l'insuffisance des programmes et des professeurs pour l'enseignement primaire ; la revendication de l'égalité des citoyens, religieux ou laïques, devant les charges budgétaires.

Notre journal avait alors subi une transformation progressive. *Le Canada Artistique*, élargissant son cadre, s'était changé en *Canada-Revue*, titre d'une forme anglifiée que vous voudrez

bien, Monseigneur, pardonner à un pays bilingue.

Le Canada-Revue jouissait alors de l'estime générale. J'en puis donner la preuve en vous exposant la liste des collaborateurs, volontaires et empressés, qui nous avaient, non permis mais demandé d'inscrire leurs noms sur la couverture de notre revue, alors pleine de succès, et — si j'ose porter sur elle une appréciation — pleine de gloire.

Voici, Monseigneur, les noms, presque tous célèbres, que l'on lisait dans la manchette qui, tout d'abord, s'offrait aux yeux de nos nombreux lecteurs ;

Louis Fréchette, Benjamin Sulte, M. Vidal, Napoléon Legendre, Pamphile LeMay, Hon. C. Langelier, Hon. J. E. Robidoux, Hon. G. F. Marchand, Honoré Beaugrand, Léon Ledieu, Ernest Tremblay, Rémi Tremblay, Madame Raoul Dandurand, Delle Marie Beaupré, Françoise, Calixte LeBeuf, H. C. Saint-Pierre, Rodolphe Lemieux, Gonzalve Desaulniers, Arthur Globensky, J. Israël Tarte, H. Roulland, Dr Pavlides, Marc Sauvalle, A. Filiatreault.

A l'époque où cette précieuse collaboration fut recueillie, notre publication, qui affirmait bien haut le droit de batailler en faveur des deux réformes que j'ai eu l'honneur d'indiquer plus haut, était en pleine faveur et en pleine prospérité.

C'est alors qu'un scandale ecclésiastique jeta sa note dégoûtante dans notre population. Un prêtre de la paroisse St Jacques, un prêtre exotique, M. l'abbé Guyhot, fit vider tous les écrits des journaux quotidiens, lesquels, Monseigneur, vous avez dû le constater, sont d'une orthodoxie impeccable. Ils étaient alors ce qu'ils sont aujourd'hui

Notre publication, notre *Revue*, j'insiste sur cette qualification, paraissant toutes les semaines, ne se préoccupait nullement des faits qui constituaient la chronique scandaleuse. Ce n'était ni dans son rôle ni dans sa " ligne d'affaires. " Seulement, on conviendra sans peine que nous ne pouvions demeurer silencieux en présence d'un scandale que tous les journaux avaient étalé avec une complaisance qu'excuse seulement les besoins du reportage.

Nous parlâmes donc de ce révoltant scandale, avec cette différence que nous étions en retard de dix ou douze jours sur les autres organes, et que, au lieu de délayer ces saletés en quarante ou cinquante lignes tous les jours et de publier le portrait du pourceau, nous bornâmes nos hockets à un seul article, flétrissant la conduite du prêtre indigne, sans recourir à une iconographie déplacée dont nos confrères n'ont pas manqué de faire usage.

Il fallait un motif pour nous accabler : ce fut l'indigne Guyhot qui le fournit.

L'épiscopat était resté muet tant que les journaux réputés "bien pensants" avaient exécuté au jour le jour le suborneur Guyhot, mais il se leva contre nous et, dans une communication collective des évêques au clergé, communication lue au prône dans tous les diocèse de la Province, le *Canada-Revue* était dénoncé comme un organe subversif au premier chef.

Tout ça, parce qu'il avait plu à M. l'abbé Guyhot de commettre un double adultère, et surtout parce que nous demandions des livres classiques convenables, des professeurs capables, et une répartition équitable des impôts entre tous ceux qui profitent également des avantages d'une société tout particulièrement accablée de charges aussi lourdes que diverses.

Entre temps, il est vrai, le *Canada-Revue* avait annoncé la publication en feuilleton des "Trois Mousquetaires" d'Alexandre Dumas. Nous ne pensions pas soulever l'ire de notre ordinaire ; mais, dès que nous eûmes constaté que l'opinion de l'archevêché était contre nous, nous ne persistâmes pas dans notre résolution, et nous nous fîmes un devoir, sinon un plaisir, de renoncer à notre projet.

Notez bien, Monseigneur, que, peu de temps après, un journal quotidien, *Le Monde*, en odeur de sainteté au palais archiépiscopal, obtenait de notre vénéré archevêque, l'autorisation de publier "Les Trois Mousquetaire." du même Alexandre Dumas, avec ce correctif, il est vrai, que cette publication était illustrée de mauvaises gravures, dont l'une, notamment, provoqua le dégoût, non à l'archevêché mais dans nos braves et bonnes familles, à cause de la nudité du sujet représenté.

Le *Canada-Revue* poursuivit imperturbablement sa campagne de réformes éducationnelles et fiscales. Mais, aux yeux des conseillers de Monseigneur Fabre, il était désormais vulnérable, et l'on arracha à notre doux prélat une condamnation qui nous vouait à l'infamie.

Catholique, Monseigneur, mes collaborateurs l'étaient et je le suis aussi. Avant de résister à une mesure odieuse, parce qu'arbitraire et sans motifs, nous déléguâmes auprès de Sa Grandeur trois des plus distingués de nos citoyens : MM. L. Fréchette, A. Globensky et C. Lebeuf. Dans une entrevue aujourd'hui historique, ces messieurs ne purent tirer de notre archevêque que l'aveu de son ignorance au sujet de notre publication, en même temps que celui de sa subordination à un pouvoir occulte qui lui imposait sa volonté, et dans son propre palais et dans ses propres actes.

Du reste, Monseigneur, pour ne pas prolonger l'étendue de cette lettre, je vous prie respectueusement de consulter l'ouvrage intitulé "La grande cause ecclésiastique," ouvrage qui rend sténographiquement compte des débats de ce triste et trop fameux procès.

Ce n'est pas dans le but de soumettre à votre savant arbitrage la révision morale de ce procès que je vous adresse cette longue lettre, Monseigneur ; non. Il y a chose jugée et, si mes collaborateurs et moi n'avons pas cru devoir en appeler à Rome, c'est parce que, à tort ou à raison, nous avons pensé que la Ville éternelle était trop éloignée du Canada... ou pas assez.

Ce que j'ai voulu mettre sous les yeux de Votre Grandeur, c'est la genèse d'un conflit entre le clergé canadien, tout puissant, omnipotent, jaloux de ses prérogatives jusqu'à la faute, et une entreprise commerciale et littéraire, qui avait eu la faiblesse de croire qu'il suffisait de défendre une cause honnête et juste pour triompher sans encombre et même pour rallier à son avis ceux qui, au nom du Christ, prêchent la justice et l'honnêteté.

A FILIATREULT

AU DÉBUT

Pas de souffrances inutiles, si vous prenez, au début de votre rhume, du **BAUME RHUMAL**, le célèbre spécifique français.

L'ABBE GAYRAUD

ET

LE VATICAN

Les Français passent, nombreux en ce moment, sous le ciel de Rome, dont la coupe semble taillée dans un divin saphir, afin que le jour tombe plus doux sur la splendeur grise du passé, sur la laideur noire du présent. Tous les visiteurs ne sont pas là pour regarder les masques tristes du *Corso*.

Quelques-uns—évêques ou laïcs—sont venus voir le masque de marbre blanc collé par les mains de la politique sur ce qui fut la tête de Léon XIII.

Les visites *ad limina* sont des entreprises de vénération officielle et de curiosité discrète, à moins qu'elles ne cachent les violences de l'ambition : tel ce malheureux archevêque de Lyon, qui demande la pourpre comme les faquins du pont Saint-Ange sollicitent l'aumône, et qui, pour avancer ses affaires, annonce que sa création est certaine, mensonge plus nuisible qu'innocent.

Les évêques rentrés versent leurs souvenirs dans des lettres pastorales. Mais ce qui est intéressant est précisément ce dont ils ne parlent pas à leurs ouailles. Toute audience de Léon XIII se divise en deux actes : il s'agit d'abord des bonnes œuvres, du denier de Saint-Pierre, des intérêts du diocèse. Puis la conversation glisse sur le terrain de la politique, et si l'interlocuteur sait intéresser le pape, ce second acte dépasse de beaucoup, en longueur le premier.

Les prélats racontent au public ce qui est catholique et gardent pour leurs amis les récits politiques. C'est ainsi que, traversant Paris, un évêque a semé ses souvenirs dans plusieurs salons, et ils valent d'être recueillis : le personnage est un homme d'organisation supérieure à double nature, aristocrate de volonté, artiste de naissance. C'est un prêtre d'esprit qui a échappé aux accidents en s'appuyant sur le bâton de l'ironie et sur la béquille du respect. Il n'est dupe de rien, pas même de sa foi, pas même de ses admirations. Sa taille ne se diminue ni ne se courbe dans les antichambres du Vatican. Si les lon-

gues coulisses des paupières glissent sur les yeux, c'est pour en éteindre le feu malin. Mais le regard reste vil sous la frange des cils

*
* *

Le prélat a fait d'abord le portrait, dernière épreuve, du Souverain-Pontife.

—Le fil de soie blanche qui est Léon XIII s'affine tous les jours. On se demande comment la vie peut se loger dans cette ombre de corps. Et cette diaphanéité charmante, en se courbant vers la terre, fait penser à un arc qu'aucune corde ne tendrait plus et qui garderait pourtant sa courbe. La conversation est toujours vivante, brillante, éblouissante de toutes couleurs. Les idées sont plus jeunes que jamais, car ce prêtre exsangue demeurera jusqu'à la dernière minute le jeune secrétaire de nonciature qu'il fut jadis. Il n'a pas quatre-vingt-huit ans ; il a quatre fois vingt-deux ans et ses illusions sont quadruplées de cette quadruple jeunesse. Fait ainsi, ce vieillard est dans l'Eglise une de ces merveilles qui rappellent Ninon de Lenclos. Quand celui qui fut le carinal Pecci tisonne au coin de ses idées il fait encore jaillir des étincelles. Il a ce beau coup de pincettes avec lequel saint Dunstan tor-dit autrefois le nez du diable, ce père de toute politique.

Après avoir traité les affaires du diocèse, Léon XIII dit brusquement :

—Et ce *Géraud* fera-t-il quelque chose à la Chambre ? Sera-t-il bon ? Le connaissez-vous ?

Le prélat français, à ce nom inconnu, resta en point d'interrogation.

—Oui, ce *Géraud*, qui a été nommé à Brest après le recteur de l'Institut catholique ?

L'évêque avait compris : le pape, adoucissant le nom de son candidat, voulait parler de l'abbé Gayraud, l'expression la plus féconde et la plus brillante de la politique pontificale.

Le prélat français porte vis-à-vis du Saint-Père le respect jusqu'à la note suraiguë, mais il pousse encore plus haut l'indépendance, culte de sa longue vie. Il répondit franchement, en réfractaire. Il exposa ses craintes : l'Eglise diminuée par les luttes au milieu des partis politiques. Le danger de certains choix ; la vie des

prêtres élus livrés aux férociétés des adversaires ; la division des forces religieuses.

* * *

Léon XIII l'interrompt et dit exactement ceci :

— Toutes les histoires privées sur l'élu importent peu. Si cela était vrai, cela ne serait pas capable de déranger le plan de bataille que je livre en France pour le triomphe de l'Eglise. Les premiers hommes qui se jettent dans la lutte ne sont pas nécessairement les plus purs. Les hommes assis et en grande position ne se remueront que quand des personnages habitués aux aventures auront tracé le chemin. Ce que je veux, c'est la grande invasion des catholiques dans les affaires du bon pays de France. Quelques prêtres, le moins de prêtres que possible, et beaucoup de bons laïques doivent se présenter et lutter. A chaque élection, ils gagneront des voix : le clergé se réveillera, apprendra à combattre et, alors, nous ferons en France un bon gouvernement, une bonne et durable république catholique.

— Mais que Votre Sainteté voie l'œuvre de l'abbé Lemire. Il est intelligent, honnête, convaincu. Il ne réussit à rien. Il n'a aucune influence.

— Tout cela est peu de chose. Il faut préparer l'avenir. Il ne faut pas un Lemire ; ce que je veux, c'est beaucoup de Lemire, beaucoup de Gayraud, afin de faire un nombre, ce que vous appelez une majorité.

Pour cela, les prêtres doivent lutter à tous les instants. Comment ? dans un pays de liberté, on voudrait que les prêtres ne soient pas les soutiens des candidats catholiques ? C'est là le premier devoir civil d'un bon prêtre français. Des candidats partout, voilà ce que je veux voir, et partout sous une marque républicaine. De là, naîtra un Parlement où le parti catholique imposera la résurrection des libertés. Il convient d'entrer dans le gouvernement par la porte, par les fenêtres, par la cheminée.

* * *

Et le vieillard blanc continua longtemps ainsi avec une magnifique confiance de jeune homme. De pareilles idées semées dans des champs fé-

conds, exprimées, non pas à un seul évêque, mais à dix, en quelques semaines, montrent une Eglise nouvelle entrée dans l'épopée dernière — celle des temps prosaïques. Ce pape de quatre-vingt-huit ans qui fait danser un pas électoral dans le temple où dort le Dieu de paix, donne au monde un spectacle macabre et terrible. La fameuse danse des morts que les peintres anciens déroulaient autrefois sur les murs gothiques, cette danse reparait. Mais elle n'est plus peinte. Ce sont les catholiques en chair et en os conduit par un octogénaire, qui remplacent par ce mouvement nouveau les antiques et rituelles processions : " Vous êtes invité à venir dans l'église cathédrale entendre l'exposé du programme politique de M. X....., candidat du pape ! "

JEAN DE BONNEFON

Les qualités requises

Le *Courrier de St Hyacinthe* nous fait fréquemment les honneurs de la reproduction.

Une fois n'est pas coutume, nous allons lui rendre la pareille :

Parlant de M. Lauzon, l'élu de Mgr Langevin dans St Boniface, il dit :

Le *Free Press* de Winnipeg, fait un grand éloge du discours de M. Lauzon, député de St. Boniface, à la séance du 15, devant la législature manitobaine.

M. Lauzon a surtout été admiré pour son esprit catholique et national.

Vous allez voir son esprit catholique :

Le *Courrier* ajoute :

M. Richardson, a dit M. Lauzon, s'est moqué de ma signature. C'est vrai, je n'ai pas eu le bonheur de recevoir une éducation parfaite, mais je propose au rédacteur en chef de la *Tribune* de signer un chèque : de mon côté j'en signerai un autre. Nous irons à n'importe quelle banque de Winnipeg et nous verrons laquelle des deux signatures sera la meilleure. Je n'ai besoin de personne pour endosser mes billets.

Endosser des chèques, le voilà l'esprit catholique !

Pas besoin de savoir écrire, mais respect à l'argent !

MANITOBA.

FEUILLETON

ROME

PAR

EMILE ZOLA

X

Le lendemain, Pierre, repris d'un besoin de lutte, et qui voulait tout essayer, se fit recommander par don Vigilio au confesseur du pape, à ce père Franciscain que le secrétaire connaissait un peu. Mais il tomba sur un bon moine, l'homme le plus timoré, évidemment choisi très modeste et très simple, sans influence aucune, pour qu'il n'abusât point de sa situation toute-puissante près du Saint-Père. Il y avait aussi une humilité affectée, de la part de celui-ci, à n'avoir pour confesseur que le plus humble des réguliers, l'ami des pauvres, le saint mendiant des routes. Cè père jouissait pourtant d'une renommée d'orateur plein de foi, le pape assistait à ses sermons, caché selon la règle derrière un voile ; car, si, comme Souverain Pontife infail- lible, il ne pouvait recevoir la leçon d'aucun prêtre, on admettait que, comme homme, il tirât quand même profit de la bonne parole. En dehors de son éloquence naturelle, le bon père était vrai- ment un simple blanchisseur d'âmes, le confes- seur qui écoute et qui absout, sans se souvenir des impuretés qu'il lave, aux eaux de la péni- tence. Et Pierre, à le voir si réellement pauvre et nul, n'insista pas sur une intervention qu'il sentait inutile.

Ce jour-là, la figure de l'amant ingénu de la Pauvreté, du délicieux François, comme disait Narcisse Habert, le hanta jusqu'au soir. Souvent il s'était étonné de la venue de ce nouveau Jésus, si doux aux hommes, aux bêtes et aux choses, le cœur enflammé d'une si brûlante charité pour les misérables, dans cette Italie d'égoïsme et de jouissance, où la joie de la beauté est seule restée reine. Sans doute les temps sont changés, et quelle sève d'amour il a fallu, aux temps anciens, pendant les grandes souffrances du moyen âge, pour qu'un tel consolateur des humbles, poussé du sol populaire, se mit à prêcher le don de soi-même aux autres, le renoncement aux richesses, l'horreur de la force brutale, l'égalité et l'obéissance qui devaient assurer la paix du monde. Il marchait par les chemins, vêtu ainsi que les plus pauvres, une corde serrant à ses reins la robe grise, des sandales à ses pieds nus,

sans bourse ni bâton. Et ils avaient, lui et se frères, le verbe haut et libre, d'une verdeur de poésie, d'une hardiesse de vérité souveraines, se faisant justiciers partout, attaquant les riches et les puissants, osant dénoncer les mauvais prêtres, les évêques débauchés, simoniaques et par jures. Un long cri de soulagement les accueillait, le peuple les suivait en foule, ils étaient les amis, les libérateurs de tous les petits qui souffraient. Aussi, d'abord, de tels révolutionnaires inquiétèrent-ils Rome, les papes hésitèrent avant d'autoriser l'ordre ; et, quand ils cédèrent enfin, ce fut sûrement dans l'idée d'utiliser à leur profit cette force nouvelle, la conquête du peuple infime, de la masse immense et vague, dont la sourde menace a toujours grondé à travers les âges, même aux époques les plus despotiques. Dès lors, la papauté avait eu, dans les fils de saint François, une armée de continuelle victoire, l'armée errante qui se répandait partout, par les routes, par les villages, par les villes, qui pénétrait jusqu'au foger de l'ouvrier et du paysan, gagnant les cœurs simples. S'imaginait on la puissance démocratique d'un tel ordre, qui semblait sorti des entrailles mêmes du peuple ! De là, la prospérité si rapide, le nombre des frères pullulant en quelques années, des couvents se fondant de toutes parts, le tiers ordre envahissant la population laïque au point de l'imprégner et de l'absorber. Et ce qui prouvait qu'il y avait là une production du sol, une végétation vigoureuse de la souche plébéienne, c'était que tout un art national allait en naître, les précurseurs de la Renaissance en peinture, et Dante, lui-même, l'âme du génie de l'Italie.

Maintenant, depuis quelques jours, Pierre les voyait, ces grands ordres d'autrefois, et se heurtait contre eux, dans la Rome actuelle. Les Franciscains et les Dominicains, qui avaient si longtemps combattu de compagnie pour l'Eglise, rivaux animés de la même foi, étaient toujours là, face à face, dans leurs vastes couvents, d'apparence prospère. Mais il semblait que l'humilité des Franciscains les eût à la longue mis à l'écart. Peut-être aussi était-ce que leur rôle d'amis et de libérateurs du peuple a cessé, depuis que le peuple se libère lui-même, dans ses conquêtes politiques et sociales. Et la seule bataille restait sûrement entre les Dominicains et les Jésuites, les prêcheurs et les éducateurs, qui, les uns et les autres, ont gardé la prétention de pétrir le monde à l'image de leur foi. On entendait gronder les influences, c'était une guerre de toutes les heures dont Rome, le pouvoir suprême au Vatican, demeurait l'éternel enjeu. Les

premiers, cependant, avaient beau avoir Saint Thomas qui combattait pour eux, ils sentaient crouler leur vieille science dogmatique, ils devaient céder chaque jour un peu de terrain aux seconds, victorieux avec le siècle. Puis, c'étaient encore les Chartreux, vêtus de leur robe de drap blanc, les silencieux très saints et très purs, les contemplateurs qui sauvent du monde dans leurs cloîtres aux cellules calmes, les désespérés et les consolés dont le nombre peut-être moindre mais qui vivront éternellement, comme la douleur et le besoin de solitude. C'étaient les Bénédictins, les enfants de Saint Benoit dont la règle admirable a sanctifié le travail, les ouvriers passionnés des sciences et des lettres, qui ont longtemps été, à leur époque, des instruments puissants de civilisation, aidant à l'instruction universelle par leurs immenses travaux d'histoire et de critique ; et ceux-ci, Pierre qui les aimait, qui se serait réfugié chez eux deux siècles plus tôt, s'étonnait pourtant de leur voir bâtir, sur l'Aventin, une vaste demeure, pour laquelle Léon XIII a déjà donné des millions, comme si la science d'aujourd'hui et de demain eût été un champ où ils pussent moissonner : à quoi bon ? lorsque les ouvriers ont changé, lorsque les dogmes sont là pour barrer la route à qui doit passer en les respectant, sans achever de les abattre. Enfin c'était le pullulement des ordres moindres, dont on compte des centaines : c'étaient les Carmes, les Trappistes, les Minimes, les Barnabites les Lazaristes, les Eudistes, les Missionnaires, les Récollets, les Frères de la Doctrine chrétienne les Bernardins, les Augustins, les Théatins, les Observantins, les Célestins, les Capucins ; sans compter les ordres correspondants de femmes, ni les Clarisses, ni les religieuses sans nombre, telles que les religieuses de la Visitation et celles du Calvaire. Chaque maison avait son installation modeste ou somptueuse, certains quartiers de Rome n'étaient faits que de couvents, et tout ce peuple, derrière les façades muettes, bourdonnait s'agitait, intriguait, dans la continuelle lutte des intérêts et des passions. L'ancienne évolution sociale qui les avait produits n'agissait plus depuis longtemps, ils s'en étaient à vivre quand même, de plus en plus affaiblis et inutiles, destinés à cette agonie lente, jusqu'au jour où l'air et le sol leur manqueront à la fois, au sein de la société nouvelle.

Et, dans ses démarches, dans ses courses qui recommençaient, ce n'était pas le plus souvent contre les réguliers que se heurtait Pierre : il avait affaire surtout au clergé séculier, à ce clergé de Rome, qu'il finissait par bien connaître.

Une hiérarchie, rigoureuse encore, y maintenait les classes et les rangs. Au sommet, autour du pape, régnait la famille pontificale, les cardinaux et les prélats, très hauts, très nobles, d'une grande morgue, sous leur apparente familiarité. En dessous d'eux, le clergé des paroisses formait comme une bourgeoisie, très digne, d'un esprit sage et modéré, où les curés patriotes n'étaient même pas rares ; et l'occupation italienne, depuis un quart de siècle, avait eu ce singulier résultat, en installant tout un monde de fonctionnaires, témoins des mœurs, de purifier la vie romaine des prêtres romains, dans laquelle la femme autrefois un rôle si décisif, que Rome était à la lettre un gouvernement de servantes maîtresses, trônant dans des ménages de vieux garçons. Et, enfin, on tombait à cette plèbe du clergé, que Pierre avait étudiée curieusement, tout un ramassis de misérables prêtres, crasseux, à demi-nus, rôdant en quête d'une messe, comme des bêtes faméliques, s'échouant dans les tavernes louches, en compagnie des mendians et des voleurs. Mais il était plus intéressé encore par la foule flottante des prêtres de la chrétienté entière, les aventuriers, les ambitieux, les croyants, les fous, que Rome attirait comme la lampe, dans la nuit, attire les insectes à l'ombre. Il y en avait de toute nationalité, de toute fortune, de tout âge, galopant sous le fouet de leurs appétits, se bousculant du matin au soir autour du Vatican, pour mordre à la proie qu'ils étaient venus saisir. Partout, il les retrouvait, et il se disait avec quelque honte qu'il était un d'eux, qu'il augmentait de son unité le nombre incroyable de soutanes qu'on rencontrait dans les rues. Ah ! ce flux et ce reflux, cette continuelle marée, dans Rome, des robes noires, des frocs de toutes les couleurs ! Les séminaires des diverses nations auraient suffi à pavoiser les rues, avec leurs queues d'élèves en fréquentes promenades : les Français tout noirs, les Américains du Sud noirs avec l'écharpe bleue, les Américains du Nord noirs avec l'écharpe rouge, les Polonais noirs avec l'écharpe verte, les Grecs bleus, les Allemands rouges, les Romains violets, et les autres, et les autres, brodés, lisérés de cent façons. Puis, il y avait en outre les confréries, les pénitents, les blancs, les noirs, les bleus, les gris avec des cagoules, avec des pélerines différentes, grises bleues, noires ou blanches. Et c'était ainsi que, parfois encore, la Rome papale semblait ressusciter et qu'on la sentait vivace et tenace, luttant pour ne pas disparaître, dans la Rome cosmopolite, actuelle, où s'efface le ton neutre et la coupe uniforme des vêtements.

TRADUCTIONS. REDACTION. IMPRESSIONS.

MARC SAUVALLÉ, Journaliste,

S'occupe de travaux littéraires en tous genres. Traductions, correspondances, rédaction de lettres et de requêtes, préparation de discours, correction de manuscrits et d'épreuves, préparation de mémoires et de rapports, articles de journaux, toasts adresses, etc. etc. Bureau - 30 RUE ST. GABRIEL. B. P. BOITE 2184. TELEPHONE 892.

" LE SUN "

Compagnie d'Assurance sur la
Vie du Canada.

Siege Social, Montreal.

ROBERTSON MACAULAY, Président ||

Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président. ||

..... || T. B. MACAULAY, Secrétaire.
|| IRA B. THAYER, Sur't. des Agences.

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1896 a jusqu'à maintenant, été plus satisfaisante et avec un zèle soutenu de la part de nos agents, elle montrera une augmentation suffisante. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans conditions et son habile, prudente direction ont fait leur œuvre.

Une Autre Raison.

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui introduisit la police sans conditions et ce fait a pendant de longues années, été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurances d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège, être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquitté une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable en tout temps.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

O. Leger,

GERANT DÉPARTEMENT FRANÇAIS POUR LA VILLE ET LE DISTRICT DE MONTREAL

Une invention pour les enfants de 6 à 60 ans

L'ECHOPHONE

LA DERNIERE
MACHINE
A PARLER

Lorsque Edison inventa le phonographe, qui reproduit la voix humaine, on a cru que c'était la plus grande invention du siècle, et on a eu raison.

Pensez-y bien: la voix humaine, des airs de musique, des chansons de toutes sortes, les discours et les conférences des grands hommes d'état sont reproduits par ces machines.

Pourquoi n'y a-t-il pas des phonographes partout? Ils coûtent trop cher — de \$40 à \$200.

Nous avons résolu ce problème. Un **ECHOPHONE** vous sera adressé (les frais de l'express à la charge de l'acheteur, et *Leslie's Weekly* pendant une année pour la somme modique de **\$8.00**

L'**ECHOPHONE** est mis en mouvement par un mouvement d'horloge.

Un enfant peut s'en servir. Un cylindre est envoyé avec chaque machine, chaque cylindre supplémentaire coûte 50c chacun. Les cylindres du phonographe et du Graphophone peuvent être utilisés sur cette machine, et si la machine à parler ne satisfait pas l'acheteur, son argent lui sera remis.

A juste titre, *Leslie's Weekly*, est considéré comme la magazine illustrée la plus en vogue en Amérique. Le prix d'abonnement est de \$4.00 et l'**ECHOPHONE** se vend \$10.00. On peut être étonné que les deux se vendent seulement \$8.00, mais ceci s'explique facilement. Nous avons besoin de 250,000 abonnés au *Leslie's Weekly*. N us croyons les obtenir par ce moyen. Ceux qui annonceront dans notre journal, lorsque nous aurons cette circulation, nous rembourseront nos pertes d'aujourd'hui. En conséquence, l'annonce de cette machine est limitée — Premier rendu, premier servi."

LESLIE'S WEEKLY

110 FIFTH AVENUE, NEW-YORK CITY

PRESENTS UTILES

Portemonnaies pour dames, plus de 200 variétés.

Portefeuilles pour Messieurs, plus de 100 variétés.
Belles marchandises de cuir.

Pupitres portatifs, Ecritoires, Calendrier, Portefeuilles.
Papeteries de choix en boîtes de 15c à \$5.00

Le plus bel assortiment du pays.

Cire à cacheter de toutes teintes et parfumée
Plus de 20 couleurs différentes, en boîte

Maintenant, initiales à cacheter en verre coupé

De choix, autres initiales en grande variété.

PLUMES ET CRAYONS EN OR

Marchandises en argent pour usage de bureau ou de bibliothèque
Encriers de toutes sortes et de tous prix

MORTON PHILLIPS & CIE

MONTREAL

NORTH BRITISH & MERCANTILE

CIE D'ASSURANCE
CONTRE LE FEU
ET SUR LA VIE

CAPITAL.....	\$15,000,000
FONDS INVESTIS.....	53,000,000
FONDS INVESTIS en CANADA.....	5,000,000
REVENU ANNUEL.....	12,000,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON

Directeurs Ordinaires — W. W. Ogilvie, A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal; Henri Barbeau gérant général Banque d'Epargne de la cité

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offres à ses assurés une sécurité absolue et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés

Bureau principal en Canada : 78 ST-FRANCOIS-XAVIER, MONTREAL

GUSTAVE FAUTEUX

one Bell, No. 318

Agent pour Montréal et les environs

MAPLE CARD



PAPER MILLS



FABRICANTS
DE PAPIER.

MOULIN A PORTNEUF

MONTREAL QUE

LIBRAIRIE FRANCAISE

G. HUREL

1615 rue Notre-Dame

MONTREAL

J. A. DROUIN,

AVOCAT

Bâtisse de la New York Life, 11 Place
d'Armes, Chambres 315 et 316.
Téléphone 2243

Arthur GLOBENSKY,

AVOCAT.

1586½ Rue NOTRE-DAME

Wanted—An Idea

Who can think of some simple thing to patent? Protect your ideas; they may bring you wealth. Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attorneys, Washington, D. C., for their \$1.00 prize offer and list of two hundred inventions wanted.

Imprimé par la Cie d'Imprimerie Commerciale (limitée) et publié par Aristide Filantreault au No. 30 rue St Gabsiel, Montréal.



For information and free Handbook write to: MUNN & CO., 361 BROADWAY, New York. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the world. Specially illustrated. No inventor's name should be without it. Weekly, \$1.00 per year; \$1.50 six months. Address, MUNN & CO., Publishers, 361 Broadway, New York City.